

l'Action

Tombé dessus! Escrasas lous! (CYRANO)

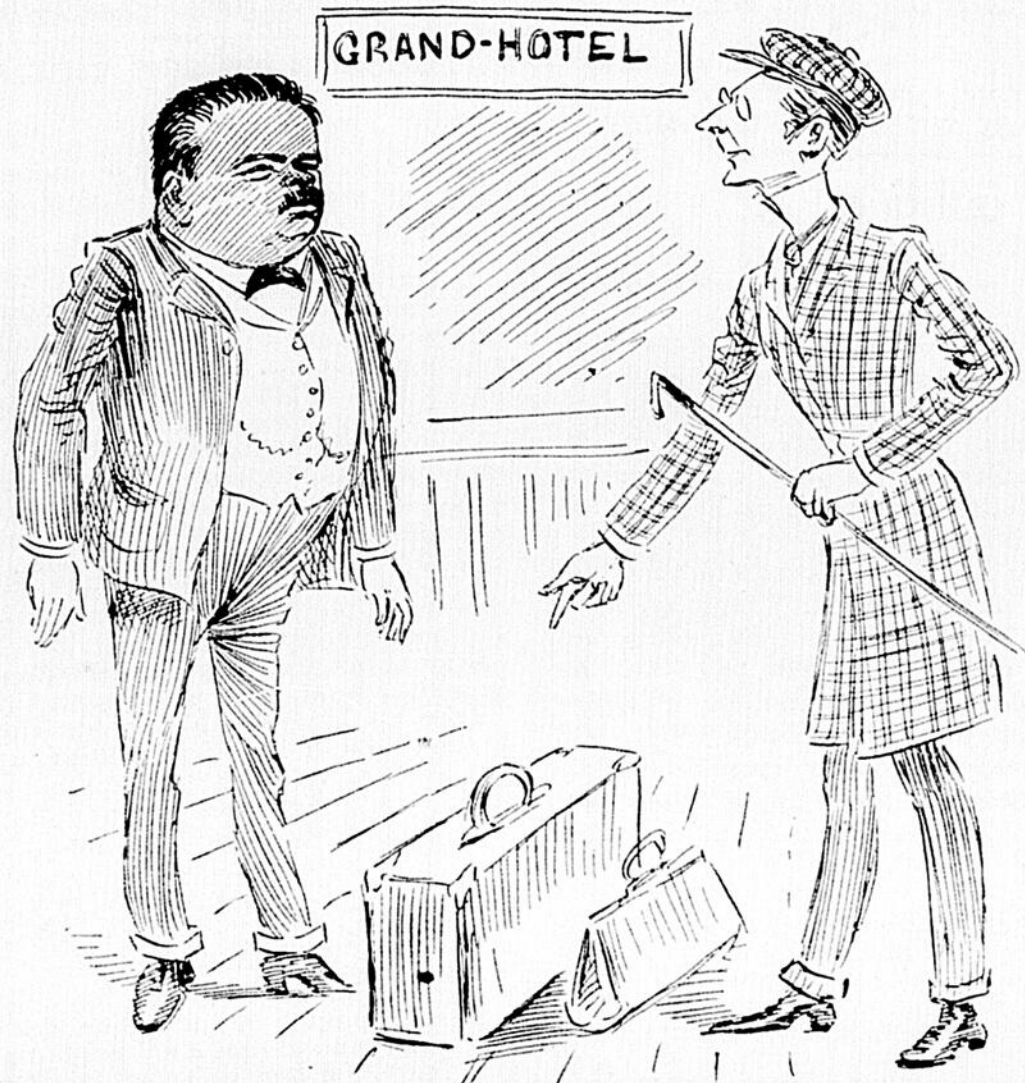
LE NUMÉRO : CINQ SOUS
PAR AN : DEUX DOLLARS

DIRECTEUR :
JULES FOURNIER

MONTREAL
323, Rue SAINT-DENIS, 323
Téléphone : Est 1678

CONFUSION BIEN LEGITIME.

M. Gouin vient d'arriver à Paris. Il est descendu au Grand-Hôtel. Le correspondant de la PRESSE à Paris.



Le voyageur (à M. Gouin).—Garçon, portez-moi cette valise au 51.
M. Gouin (suffoqué).—Mais je ne suis pas le nègre : je suis le premier-ministre de la Province de Québec !

LE CABINET ALLARD

Mercredi soir, je faisais mes oraisons au moment de me coucher, lorsque tout à coup un bruit épouvantable retentit par toute la maison.

C'était le téléphone.

— Allô!

— Allô! Qui parle, s'il vous plaît?

— Jules.

— Jules Fournier?

— Non, Jules Allard. Descends à Québec. Nous aurons demain la première réunion du cabinet depuis la nomination de Langelier. Je t'attends.

A onze heures et demie je prenais le train. Jeudi matin, à huit heures juste, je descendais à Québec. Après avoir monté une demi-douzaine de côtes, j'arrivais, vers les dix heures, au palais législatif. Quinze minutes plus tard, j'étais dans l'armoire du Conseil d'Etat et les délibérations commençaient.

Tous les ministres étaient sobres.

M. Allard. — Pensez-vous que le nouveau gouverneur fera bien notre affaire?

M. Devlin. — Il y a toujours moyen de s'arranger avec un Langelier.

M. Caron. — Va-t-il conserver, à Spencerwood la chapelle de Jetté et de Pantaléon Pelletier?

M. Taschereau. — Je ne le crois pas. Il est très gallican.

M. Allard. — Est-il capable de faire l'hypocrite?

M. Mackenzie. — C'est demander beaucoup à l'ancien propriétaire de la maison aux tourelles dorées.

M. Kaine. — On dit que sir François est paresseux?

M. Taschereau. — Il dormait sur le banc.

M. Devlin. — Alors quels jugements pouvait-il rendre?

M. Taschereau. — Ceux qu'il rendait sans avoir entendu les plaidoiries étaient ses meilleurs.

M. Mackenzie. — Excepté peut-être celui de Fournier?

M. Allard. — Chut!...

M. Caron. — Avons-nous quelque chose à faire?

M. Allard. — Pas que je sache.

M. Taschereau. — Pourquoi alors avez-vous convoqué cette réunion?

M. Allard. — Parce que nous sommes le cabinet.

M. Kaine. — La Province aurait-elle besoin de quelque chose?

M. Devlin. — Non. Elle est à l'apogée de sa gloire. Nous la dirigeons!

M. Caron. — Il n'y a pas une seule loi nouvelle à adopter.

M. Pérodeau. — Vous n'avez pas d'idées?

M. Allard. — Pas même l'idée de ce que c'est qu'une idée.

M. Devlin. — Nous prenez-vous pour des nationalistes?

M. Taschereau. — A quoi pensez-vous?

M. Mackenzie. — A rien.

M. Allard. — Gouin doit faire un beau voyage. Croyez-vous!...

M. Pérodeau. — S'il va en Italie, je crains beaucoup qu'on le fasse arrêter.

M. Kaine. — Pourquoi?

M. Caron. — On le prendra pour un camorriste.

M. Taschereau. — Il ne sera pas content de la nomination de Langelier. Il aurait préféré Turgeon.

M. Devlin. — Oui, mais depuis l'affaire des lots de grève, Laurier ne pouvait le nommer.

M. Caron. — La raison était suffisante pour justifier Laurier de ne pas tenir sa parole.

M. Taschereau. — Laurier trouve toujours d'excellentes raisons pour ne pas tenir sa parole.

M. Allard. — Puisque vous n'avez rien à suggérer, la réunion est close.

M. Jérémie Décarie était présent.

Je sortis de l'armoire furieux. Ce qu'il faisait chaud, dans cette boîte!...

A midi précises, je rencontrais Jules au Frontenac, où je lui fis d'amers reproches.

— Ça valait bien la peine, lui dis-je, de me déranger... Mais une autre fois, mon vieux, si tu m'y reprends!...

Arthur Beauchesne.

V'LAN !

On prédit pour cette année une disette de foin.

Que de cercleurs vont maigrir, l'hiver qui vient!

Le directeur de la *Libre Parole* reproche à Asselin ce qu'il appelle "l'ironie voltairienne."

M. Jules-Edouard Prévost, qui prend ainsi la liberté de nous comparer au grand pamphlétaire, ne va pourtant pas nous faire croire qu'il a lu Voltaire? C'est si peu dans son genre!

Les journaux ministériels font grand bruit autour de nos procès.

Et nos actions contre le *Soleil* et la *Vigie* (\$10,000 et \$5,000 respectivement), les confrères n'en parlent pas?...

On disait du mal de l'*Action*, l'autre soir, au cercle.

— C'est à se demander où nous allons, déclara soudain M. Jérémie Décarie. Devant tous ces excès, nous pourrions presque nous écrier comme Louis XIV: "O temps, ô mœurs!"

— Cette parole est-elle bien de Louis XIV? rectifia doucement M. Gonzalve Desaulniers, qui était présent. Je croyais plutôt qu'elle était de Cicéron.

— Oui, oui... répliqua M. Décarie sans se démonter, Cicéron aussi l'a dit, mais après.

La *Patrie* supplie les Commissaires d'accorder, pour l'amour du Ciel, "un peu de latitude aux pétards."

C'est ce qui s'appelle plaider pour sa paroisse.

Lord Grey a visité cette semaine le couvent de Villa-Maria, où l'on a donné en son honneur une réception.

Avait-il amené son chien?

M. Fisher veut aller, lui aussi, au couronnement. M. Laurier fera bien d'avoir l'œil sur son collègue. Le peuple est fatigué des ministres qui ne songent qu'à entretenir des danseuses.

S'il pousse l'imprudence jusqu'à se rendre à Paris, qu'on lui donne au moins un chaperon. Nous proposons Sir Frederick Borden.

A l'hôtel parisien où il était descendu, l'arrivée de M. Gouin dans la salle à manger a causé tout un émoi. Les clients ont protesté et l'administration de l'hôtel a dû faire savoir au premier-ministre que les dégagements, à cette époque de l'année, ne sont point tolérés à table. Ce n'est pas tous les jours mardi-gras, que diable!...

On discutait l'autre soir, au parlement, sur les frais de voyage des délégués qui représenteront le Canada aux fêtes du couronnement, et les oppositionnistes se chamaillaient.

"Que voilà donc des gens unis! s'écrièrent alors les ministériels. Ils se chicanaient pour mille piastres!" (Voir journaux.)

En effet, a-t-on idée de cela?... Se chicaner pour mille piastres!... Pour la bagatelle de mille piastres!... Il faut décidément que les conservateurs soient rendus bien bas!

A Spencerwood, il y a de grands lits moelleux où l'on dort, paraît-il, avec délices. M. François Langelier fera bien d'en profiter.

Cela le changera de dormir sur le banc, comme il faisait tous les après-midis au tribunal du temps qu'il était juge.

M. François Langelier était né pour habiter des châteaux. Il a Spencerwood aujourd'hui; jadis il eut la maison aux tourelles dorées.

Il est vrai que celle-ci n'avait rien coûté à la Province.

De la *Justice*, d'Holyoke, dans le Massachusetts:

"Le nouveau journal de Jules Fournier, l'*Action*, semble parfaitement porter son nom. En effet ses deux premiers numéros lui ont attiré une nuée d'actions dont le montant s'élève à près de \$65,000, à part quelques actions criminelles, Je me demande si tout cela va être de nature à faire monter ses actions."

Le confrère peut se rassurer: de tous les journaux de Montréal l'*Action* est celui qui paie aujourd'hui les plus beaux dividendes. Nos coffres regorgent d'or et nos actionnaires sont dans la jubilation. Nous attendons la prochaine poursuite pour lancer une seconde émission de capital.

Les journaux ministériels louent hautement le général Navarro "de vouloir défendre Juárez jusqu'à la dernière extrémité."

Ils l'approuvent d'avoir crié: "Plutôt mourir!" devant les insurgés et ils appellent cela "une fière réponse".

Voilà tout de même, n'est-ce pas, mon vieux d'Hellencout, un bonhomme qui n'en vient pas grand'chose à la conciliation!...

Lu dans la *Presse* de mardi, première colonne dernière page, double interligne:

Anniversaire

Aujourd'hui, 9 mai, est le premier anniversaire de la proclamation officielle de l'avènement au trône d'Angleterre du roi Georges V, fils d'Edouard VII.

Pourquoi toujours ce détail: "fils d'Edouard VII"? Personne n'a encore prétendu que notre roi fût un enfant naturel.

Le premier-ministre de la Province de Québec est en route pour l'Italie. Les journalistes français lui ont demandé si dans le cours de son voyage il pousserait une pointe jusqu'à Viterbe, où se plaide en ce moment le procès des Camorristes.

M. Gouin a répondu qu'il n'avait rien à apprendre de ces gens-là.

Un confrère généreux.

On lit dans la *Libre Parole* de Québec:

"Dis donc, Jules Fournier, si tu es dans le besoin pour trouver tes 45,000 piastres, viens à nous: ce n'est pas ça qui nous gêne, à la *Libre Parole*."

Nous connaissons déjà par expérience les vertus hospitalières du Québécois, mais, franchement! nous ne le savions pas encore aussi généreux...

Rendons à la *Vigie* ce qui appartient à Ulric Barthe. On ne peut pas dire que cet animal de Barthe soit un type dans le genre de Pascal ou de Montesquieu, mais il y a des jours où il écrit à peu près comme du monde. Alors il peut faire jusqu'à deux phrases de suite qui ont l'air de se tenir; écoutez-le par exemple dans cette remontrance au *Pays*:

"Il en est de même, dit-il, des racontars intéressés du *Pays*, qui bat les cartes et fait un solitaire. Parce qu'il est en désaccord, il croit tout le monde en discorde."

Ce n'est pas encore le diable, si vous voulez, mais enfin ce n'est déjà plus du d'Hellencourt.

Le topinambour.

"Pour détruire le topinambour, dit le *Canada*, vous n'avez qu'à couper ou arracher les tiges durant le mois de juillet."

Et pour tirer des carottes, dans quel mois faut-il s'y prendre de préférence?

M. le juge Lemieux remplace M. Langelier à la présidence de la Cour Supérieure de Québec.

Au moins, maintenant, les journalistes indépendants vont pouvoir gagner quelquefois leurs procès!

On annonce l'apparition prochaine d'un journal hebdomadaire qui s'appellera *Le Peuple*. D'avance nous souhaitons longue vie au nouveau confrère. Puisse-t-il vivre autant que l'*Action*!

Cette gazette, annonçant bien haut ses propriétaires, sera publiée "purement et simplement dans l'intérêt du peuple".

"Purement et simplement"?... C'est beaucoup dire. Elle ne fera rien du tout pour ses actionnaires, alors? Pas la plus petite chose? C'est pousser bien loin l'abnégation.

Non, mais en a-t-il, de la chance, d'être aimé comme ça, ce peuple-là!

M. Gouin vient de passer deux semaines à Paris (1).

Il a visité les théâtres, les musées, les églises,—tous les grands monuments. Notre-Dame l'a un peu déçu: — Nous avons mieux à Montréal, a-t-il dit au guide qui l'accompagnait. C'est notre école des Hautes Etudes.

Il a trouvé le Louvre bien vieux et mal bâti: — Ça ne vaut pas la prison de Bordeaux... a-t-il murmuré.

Les traîtrises du typo.

Un journal, dont nous tairons le nom par considération pour son rédacteur en chef, dénonçait l'autre jour, en termes énergiques, les amateurs de grosses plaisanteries. — Quant à nous, disait-il, nous n'avons nulle estime pour les "gares grosses" (sic).

Était-il vraiment besoin de le dire?...

On reproche à M. Adélarde Lanctôt d'avoir fait peindre sa maison aux dépens du gouvernement.

Que le député qui n'a jamais rien turgeonné lui jette la première pierre.

Ce fut à la Présidence du Conseil législatif que M. François Langelier prêta le serment d'office, voilà huit jours. Seul de tous les Québécois dignes de ce nom, M. Turgeon n'assistait point à la cérémonie. Rencontrant le nouveau lieutenant-gouverneur deux jours plus tard, on assure qu'il n'eut même pas la force de le féliciter.

Les grandes douleurs sont muettes.

(1) Note pour M. Jules Allard, premier-ministre intérimaire.—Paris est en France.

L'Absorption du Canada

M. Monk a eu cette semaine le courage de faire cent quatre-vingt milles en chemin de fer pour aller parler aux Québécois de "l'absorption du Canada par les Etats-Unis". Il a été parait-il, fort applaudi, et il le méritait. Malgré un parti-pris évident d'optimisme, il a montré clairement à ses auditeurs que le sentiment national, qui n'a d'ailleurs jamais été très marqué chez nous, se perd de plus en plus, et que nous marchons rapidement vers l'annexion aux Etats-Unis. C'est en effet ce que dans la circonstance il entendait par ce mot d'absorption.

Comme le député de Jacques-Cartier, nous croyons fermement, nous aussi, à l'absorption imminente du Canada. **Cette absorption se fera, dit M. Monk, si l'annexion américaine se produit.**—L'Action va plus loin: Nous serons absorbés même si nous évitons l'annexion.

Nous serons absorbés — non pas par les Etats-Unis, mais par une autre nation. Cette nation, quelle est-elle?

Nous ne faisons ici ni paradoxe ni littérature: cette nation, — qui n'est pas les Etats-Unis — et qui nous absorbera, — cette nation existe.

C'est celle que notre politique d'immigration a constituée en dix ans sur le territoire canadien, à côté et en dehors de la nation canadienne. A l'heure qu'il est elle compte déjà près de **trois millions** d'hommes (1), d'après les calculs même du ministère de l'intérieur; elle s'accroît chaque année d'un nombre toujours croissant de nouveaux venus, et avant vingt ans, nous en avons la parole de M. Laurier, elle formera près de nous le doux total de **quinze millions**, au bas mot.

Nous connaissant à peine de nom; n'ayant avec nous rien de commun, ni les sentiments ni les idées; indifférente sinon hostile à toutes nos traditions; composée d'hommes encore plus étrangers pour nous que les Américains nos voisins du Sud, cette nation dans vingt ans sera deux fois plus nombreuse que la nôtre.

Et si nous échapons aux Etats-Unis, c'est elle qui nous absorbera.

Que voilà bien toujours ces rêveurs de nationalistes! s'écrient ici les feuilles de nécessité du ministère.

Le ministre de l'intérieur rêverait-il, lui aussi? Voici les chiffres qu'il nous fournit: Depuis l'année 1900, il est entré au Canada, pour s'y fixer, plus de 2,000,000 d'immigrants. — Deux millions, retenez bien ce chiffre.

Maintenant, mon vieux d'Hellencourt, prends ton crayon; on te pose un problème:

Etant donné que l'unité de représentation fédérale est actuellement de 25,376 (voir les rapports du dernier recensement, Préface), combien de comtés nouveaux pourront former ces 2,000,000 d'hommes?

— Quatre-vingts (80), n'est-ce pas? Voilà donc dès aujourd'hui assez de ces nouveaux venus pour former à côté de nous quatre-vingt comtés peuplés exclusivement d'étrangers. Quatre-vingt comtés, c'est plus que la Province de Québec, c'est plus même que la Province d'Ontario. — Cela a pris dix ans.

Mais ce n'est encore que le début! Si maintenant les prédictions ministérielles se réalisent, si l'avalanche continue de croître dans la progression qu'elle a suivie jusqu'ici, ce ne sera pas 2,000,000 d'étrangers auxquels nous aurons affaire dans vingt ans, ce sera 15,000,000! C'est d'ailleurs M. Laurier tout le premier qui l'annonce — et qui s'en glorifie.

Nous avons parlé d'étrangers au sujet de ces immigrants et c'est à dessein.

Nous ne sommes pas opposé en principe à l'immigration, au contraire! Nous croyons qu'un peuple jeune, ayant un vaste territoire à développer, fera bien d'attirer sur ses rives un certain nombre de colons étrangers, pourvu que ceux-ci, par leur quantité comme par leur qualité, n'offrent pas à l'assimilation d'obstacle insurmontable.

Si M. Laurier, au lieu de sacrifier l'avenir de la nation à la cupidité des députés-spéculateurs et des souscripteurs de la C. E., se fût borné à nous amener chaque année un nombre raisonnable d'immigrants et qu'il se fût soucié de les disséminer un peu partout dans la population canadienne, il nous eût été possible sans doute de les assimiler. Nous aurions pu nous superposer à

(1) En 1901, on comptait déjà 684,322 citoyens canadiens nés en pays étrangers: joignez à ce chiffre celui des immigrants arrivés depuis dix ans et vous ne serez pas en effet loin des 3,000,000

ces nouveaux venus, leur inspirer, au moins à quelque degré, nos conceptions politiques et sociales, les initier à nos usages, à nos idées, les pénétrer de notre esprit national, faire d'eux tous, enfin, de vrais Canadiens.

Mais comment en arriver là avec le régime inauguré par M. Sifton et si dignement maintenu par son successeur?... Comment pourrions-nous connaître les habitants actuels de la Saskatchewan et de l'Alberta et comment ceux-ci pourraient-ils ne pas nous ignorer? En arrivant parmi nous, voilà deux, cinq ou dix ans, ceux d'entre eux qui venaient d'Europe ont passé chacun une journée à Halifax, une journée à Québec et une journée à Montréal, après quoi le chemin de fer les a emportés brusquement à Winnipeg, à Edmonton ou à Calgary. Ce sont là les seules occasions qu'ils aient jamais eues de se renseigner sur le Canada et les Canadiens. — Les autres sont des Yankees qui n'ont seulement jamais mis les pieds chez nous. — Américains ou Européens d'origine, nous posons en fait qu'il n'y a pas **cinq pour cent** d'entre eux qui aient vécu seulement une journée dans les provinces de l'Est. Le pays que l'on est en train d'édifier là-bas pourrait donc être peuplé d'excellentes gens, supérieures même à nous sous beaucoup de rapports, qu'il n'en serait pas moins encore un pays étranger. Ces hommes-là, nous le répétons, n'ont absolument rien de commun avec nous. Leurs traditions, leurs souvenirs, leurs usages, leur idéal de civilisation, tout les sépare des Canadiens. Ils sont pour nous des étrangers, encore une fois — tout autant sinon plus que les Américains du Dakota, de l'Illinois ou du Montana.

Grâce à M. Laurier, ces étrangers formeront donc chez nous, d'ici vingt ans, une population de deux fois notre nombre, au milieu de laquelle nous serons bientôt perdus comme une quantité négligeable. Canadiens anglais aussi bien que Canadiens français. Grâce à M. Laurier, le Canada dans vingt ans, dans trente ans au plus, ne sera plus le Canada: ce sera un autre pays couvert de vingt-cinq à trente millions d'habitants, absolument étrangers pour la plupart à nos idées, à nos sentiments, à nos mœurs, à tout ce qui nous est aujourd'hui le plus sacré. Et — à défaut des Etats-Unis — c'est ce peuple-là qui alors nous absorbera...

La Canada est une nation, a dit un jour M. Laurier. Il aurait pu ajouter: C'est une nation mourante.

Jules Fournier.

CHOSSES D'AUTREFOIS LE JOURNALISTE

Dans les combinaisons de talents, de quantités et de nécessités qu'il faut pour former un véritable journaliste, il entre certains ingrédients moraux qui font de lui le plus utile et désintéressé soutien du parti qu'il sert. Rien ne peut remplacer un journaliste capable et convaincu. C'est lui qui toujours veille sur la brèche et qui frappe à propos, souvent sans conseil, souvent contre la volonté des chefs, non les grands coups, mais les coups sûrs...

J'appellerai le journaliste la bête de somme du parti. Il le tire, il le fait avancer, il le porte à la sueur de son front, sans gloire; et tel homme important, orateur, écrivain, intrigant, dont le panache ondoie au-dessus de la foule, est redevable de sa haute taille et de ses enjambées rapides à l'animal robuste, patient, modeste et inconnu qui lui prête son dos.

Pour tant de services, pour tant de zèle, le journaliste ne reçoit qu'un chétif loyer: une petite place obscure, si le parti triomphe; la misère, s'il succombe; dans tous les cas, l'oubli. Trop heureux s'il n'a pas sué, travaillé, dévoué sa vie, pour faire des ingrats et des traitres! Que de personnages surfaits, gonflés, exaltés par le journaliste, n'ont profité de la valeur imaginaire qu'il leur a donnée que pour se vendre à propos! Que d'autres, et des plus caressés, paradant sous le drapeau d'or que leur a tissé sa plume, le renient au moment difficile, et si on leur dit: Mais vous l'inspirez! répondent: Je ne le connais pas! Dans les compromis qui se trament à son insu, lui qui ne veut rien devenir et qui ne peut rien être, il est le bouc émissaire de toutes les manoeuvres irritantes, le pelé, le galeux de qui vient tout le mal! C'est lui qui a été amer, violent, qui a fait les blessures cruelles, qui a méconnu les égards dus à l'honorable adversaire; que n'a-t-on pas fait pour le brider, pour l'adoucir? mais rien n'a jamais pu dompter sa passion et son insolence... Ainsi parlent de lui ceux qui souvent se sont irrités contre lui parce qu'il biffait l'âpre expression de leur vanité blessée.

Il sait comment on le traite, et il pardonne quand l'intérêt de la cause exige son pardon, quitte à se venger plus tard. J'en ai vu qui dédaignaient de se venger. Plusieurs finissent par faire reluire des sots, uniquement pour le plaisir qu'ils prennent à se moquer du public; comme Vaucanson, s'il avait négligé de montrer son automate aux hommes et se fût contenté de voir la figure qu'il ferait parmi les vrais canards. — Louis Veillot, Les Libres Penseurs.

SIR ADELARD TURGEON

Sous ce titre, on lisait dans la Presse, première colonne dernière page, à la date du 29 juin 1906:

C'est avec infiniment de plaisir que nous voyons le brillant honneur impérial conféré à l'hon. M. Adélar Turgeon, nommé Compagnon (C. M. G.) de l'Ordre de St-Michel et de St-Georges. Qui saurait porter avec plus de dignité cette imposante décoration? Le mérite personnel, des aptitudes hors ligne, une vie de travail incessant, de fortes convictions ont conduit Sir Adélar Turgeon à la haute situation qu'il occupe, car il n'a jamais eu d'autre protection que son propre talent et sa grande probité.

Nous offrons donc à Sir Adélar Turgeon nos plus sincères félicitations.

L'ACTION N'A PAS BESOIN D'ANNONCER QUELLE EST UN JOURNAL INDEPENDANT.

L'ACTION DIT TOUT HAUT CE QUE CHACUN DIT TOUT BAS.

L'ACTION ANNONCE TOUS LES SCANDALES SIX MOIS A L'AVANCE.

Pages oubliées... par leurs auteurs

La Patrie fait de M. le juge Lemieux, le nouveau président de la Cour Supérieure québécoise, des éloges proprement dithyrambiques. A l'entendre, M. Lemieux est non seulement un juge consciencieux mais il possède encore une intelligence au-dessus de la moyenne.

La Patrie n'a pas toujours été aussi admirative à l'égard de M. François-Xavier Lemieux. Il nous souvient d'un temps relativement rapproché où elle le criblait, au contraire, de moqueries cruelles. Pas plus tard que l'été passé, au mois de juillet, — le 26, pour être précis, — le journal de MM. Tarte publiait sur son héros d'aujourd'hui les lignes suivantes (nous citons textuellement):

M. Lemieux, juge à Québec, est un ennemi juré de l'alcool. Il ne voit pas de plus grand fléau. Aussi a-t-il prononcé pour le combattre, en ces dernières années, un nombre presque infini de conférences et de discours.

Ce sont ces discours et conférences dont il offre au public l'essentiel, dans la brochure qu'il vient de faire éditer à l'Action Sociale sous le titre: "Sobre et riche".

Cette brochure est admirable au point de vue typographique. La couverture est élégante et claire, le brochage admirablement exécuté. Enfin elle est imprimée en caractères très nets, sur papier de première qualité.

En vente dans les principales librairies.

Un point, c'est tout. Voilà ce que pensait alors la Patrie de la haute intelligence de M. Lemieux. Voilà avec quelle ironie féroce elle appréciait les écrits de cet éminent magistrat, qu'elle ose presque comparer maintenant au président de Montesquieu pour l'esprit et à Salomon pour l'équité.

Peut-on, dans l'espace à peine d'une année, changer d'avis aussi complètement sur un homme? M. Louis-Joseph Tarte ne nous avait pourtant pas habitués à ces revirements d'opinion.

Jules Fournier.

Lu dans un journal étranger:
"Lecteur ami, n'oublie point que notre principale, pour ne pas dire notre unique ressource, est dans l'abonnement. La vente au numéro ne nous rapporte presque rien."
"Si tu juges donc notre Oeuvre bonne et si tu veux seconder nos efforts, ami lecteur, abonne-toi."
"Sinon, tu es un lecteur, tu n'es pas un ami."

TRIBUNE LIBRE

QUESTION D'UN INDISCRET

Monsieur le rédacteur,
Il fut un temps, relativement rapproché, où M. François Langelier, aujourd'hui lieutenant-gouverneur, avait à Québec la même réputation à peu près que M. Turgeon possède aujourd'hui.

Qu'a-t-il fait pour en changer?
C'est ce que l'on serait curieux de savoir...

Ne pourriez-vous, monsieur le rédacteur, fixer un peu vos lecteurs là-dessus?
(Signé) Un indiscret.

Note de la Rédaction. — Cette lettre a été montrée aux avocats de l'Action, qui l'ont jugée dangereuse et qui nous ont défendu d'y répondre. "Vous n'avez pas l'air à vous douter des procès auxquels vous vous exposez par là... nous ont-ils dit. Comment malheureux, vous songez maintenant à comparer les gens à M. Turgeon! Mais vous voulez donc à toute force vous faire arrêter de nouveau?..." Ainsi parlèrent les avocats de l'Action. Et c'est pourquoi la lettre ci-dessus restera sans réponse.

L'ACTION CONNAIT LES COULISES.

LIS L'ACTION ET TU SAURAS CE QUI SE PASSE.

CHANSON

Nous nous promenions parmi les décombres,
A Rozel-Tower,
Et nous écoutions les paroles sombres
Que disait la mer.

L'énorme océan — car nous entendimes
Ses vagues chansons —
Disait: "Paraissez, vérités sublimes
Et bleus horizons!"

"Le monde captif, sans lois et sans règles,
Est aux oppresseurs;
Volez dans les cieux, ailes des grands aigles,
Esprits des penseurs!"

"Naissez, levez-vous sur les flots sonores,
Sur les flots vermeils,
Faites dans la nuit poindre vos aurores,
Peuples et soleils!"

"Vous, — laissez passer la foudre et la brume,
Les vents et les cris,
Affrontez l'orage, affrontez l'écumée,
Rochers et proscrits!"
Jersey, janvier 1852.

Victor Hugo. — Les Châtiments.

M. TURGEON ET SON CHEVAL DE BOIS

Nous détachons le passage suivant d'une lettre que nous adresse, à la date du 11, un ami québécois:

...Turgeon a depuis quelque temps un cheval mécanique en bois, importé de Paris, qui prend au gré de son maître les allures du trot, de l'amble, du galop, de la course, au moyen de jeux ad hoc. L'animal n'avance pas, mais il donne son action.

L'autre jour, le juge Roy (Rodolphe) voulut, sur invitation spéciale de Turgeon, essayer la pauvre bête... Hélas! un mouvement stupide, irrésolû, du quartier de bois envoya rouler par terre le maladroit cavalier. Croyant à la réalité de l'animal, le noble Rodolphe, en mordant la poussière, criait à tue-tête: *Whô! whô! arrié! arrié!*

Il se voyait déjà sous les fers d'un animal qui n'en a point.

Telle est la simple histoire de Turgeon et de son cheval de bois, dont jase en ce moment tout Québec...

TRIBUNE LIBRE

LES "MOEURS"

Voici le joli mois de mai. C'est l'époque où la police des moeurs fait son grand ménage du printemps. Depuis lundi, s'il faut en croire la Presse et la Patrie, toujours extrêmement informées là-dessus, on n'a pas vidé moins d'une vingtaine de ces retraites impures que l'on appelle en style relevé des maisons Tellier.

C'est qu'à Montréal on ne badine pas avec le vice. Il faudrait être plus ignorant que le secrétaire de la Province pour s'imaginer un instant que nous tolérerions chez nous ces antres de perdition.

Au contraire, on les supprime. Chaque année — que dis-je, chaque année? — deux fois par année, monsieur, on les supprime.

On les supprime complètement, sans pitié... pendant toute une journée chacun.

Vers minuit — heure des crimes — les agents des moeurs pénètrent dans ces repaires à l'improviste: souvent c'est à peine s'ils ont su prévenir plus de six heures à l'avance. Ils prient leurs victimes de revêtir le costume de ville, font venir un fiacre, puis les conduisent au poste. Là, les pauvres enfants passent le reste de la nuit à méditer sur les frivolités humaines. A dix heures elles sont présentées à M. Dupuis, qui les toise d'un oeil sévère.

Mécaniquement, toutes s'avouent coupables, les unes avec des rires, les autres avec de petits airs penchés, et les sentences tombent, rapides comme les enjambées de Jennie-W. C'est quarante piastres pour les tenancières et vingt dollars pour les pensionnaires de la Maison — comme on dit à la Comédie-Française.

A dix heures et demie elles ont payé leur amende; à onze heures elles sont de retour chez elles, où les attend un chocolat au lait bien mérité, et, le même soir, les amis de l'établissement viennent offrir leurs hommages et leurs sympathies...

Cette sévérité des lois à l'égard des maisons... de commerce pourra paraître excessive à quelques confrères: elle a tout de même des avantages.

Elle prouve en tout cas que chez les Canadiens-Français, peuple moral, où l'on ne voudrait pour rien au monde inscrire dans les lois la réglementation des bouges, on sait au moins punir le vice.

Grand sujet de satisfaction pour le patriote.

Pangloss.

Un vieil ami, qui fréquente la meilleure société de Québec, est venu me voir hier soir et m'a raconté plusieurs petites histoires intéressantes sur nos grands hommes de la capitale provinciale. Il m'a surtout bien fait rire avec certaine conversation qu'il surprit un soir entre Sir François Langelier et Lady Langelier son épouse. Celle-ci disait: — D'ailleurs, François, ton prédécesseur manquait de goût et je ne puis m'imaginer où il a pu découvrir des meubles aussi rococo. — Mais, Poupoule...! — Il n'y a pas de Poupoule qui tienne, je ne puis supporter la vue de ce mobilier: nous allons en acheter un autre. — Mais... où? — Dis-le: où, n'en quel pays? — Mais à Montréal, François, à Montréal, chez N.-G. Valiquette, 477-Est rue Sainte-Catherine; téléphone: Est 4182.

BIS REPETITA...

LA CHANSON D'UN FOL

A la Presse, notre Mère Nourricière.

Comme un petit gars, naïf plutôt, mais débonnaire (1),
Va cueillant des chardons et des roses, dans un clos,
Et porte, en riant, ce bouquet bizarre à sa mère,
Mère Aïme, je t'apporte quelques vers frais éelos.

Je louerai d'abord, ô Notre Mère, tes ampleurs,
Ta tête exiguë que compense un abdomen vaste,
Ton port quasi royal, tes atours beaux mais sans faste,
La façon dont tu ris et dont tu verses des pleurs.

Je te louerai pour ta bonté grande qui l'empêche
De te refuser aux messieurs ornés d'un trésor,
Pour ton extrême adresse à traire la Vache d'Or,
A nourrir son Veau de bas papier et d'encre fraîche.

Parodiant la femme forte de l'évangile,
Tu tonds tes moutons, soignes toi-même tes canards,
Et thésaurises, pour abreuver, de vieux pomards,
L'époux florissant que tu te choisis entre mille.

Mère très bonne, on te voit, sur tes genoux, assoir
Baptiste et Jean, les nourrissons. Et, pour qu'ils soient sages,
Tu leur dis des contes et tu leur fais voir des images
Et leur dispenses ton lait généreux, chaque soir.

Pour former leur intelligence, éclairer leur âme,
Tu leur narres, après les crimes, les pendaisons,
Et détailles, avec abondance, les raisons
Pour quoi la Loi doit, nécessairement, être infâme.

Tu leur dis les derniers instants des chiens écrasés,
Tu évoques pour eux, du fond des ondes marines,
Le serpent de mer soufflant du feu par ses narines,
Les poissons-chiens et les cachalots apprivoisés.

Et voici, pour les jours de fêtes carillonnées,
Des christes aux cheveux bleus et des bienheureux vert-tendre,
C'est alors, ô Mère très pie, qu'il faut l'entendre
Relater les faits des saints et des prédestinés...

En l'écoutant tes chers petits ont très vite appris
Comment la vertu se transforme en bonne monnaie,
Comment tout se vend et s'achète, et comment tout paie:
L'honneur, la trahison, et l'éloge et le mépris.

Aussi réussirent-ils plus tard, dans le négoce,
Ayant appris, de toi, le secret du grand succès,
Grâce à quoi l'on devient un millionnaire précoce...
Or, griffer des sols est un idéal bien français.

Tout cela, fallait qu'on le sût, fallait que ton rôle,
Apparût clair comme une lune par un ciel clair,
Et c'est pourquoi, saisissant une harpe de tôle,
Aïme Mère, je t'ai chanté sur un rythme impair.

Charles Leconte.

(1) Cette prose est rimée en vers de 13 syllabes. S'il s'en trouve de 13 ou de 14, le public est prié de les considérer comme faux et de ne retenir que l'idée qu'ils expriment—si toutefois ils en expriment une. On est également averti que les quatre rimes féminines de la huitième strophe constituent une licence poétique.—C. L.

NOS MIRABEAUS

Extrait textuel d'un discours prononcé aux
Communes, le 27 avril 1911, par M. D.-A. La-
fortune (voir Hansard) version française non
révisée, pages 8572 et suivantes:

Que peuvent dire les honorables députés qui
ont signé ce rapport, en face de ce que vient de
déclarer le député de Terrebonne, lui qui vient
de dire que l'indépendance du Parlement n'a
pas été enfreinte (sic). Pourtant, ces honorables
députés ont lu la même preuve, ils sont en face
de la même procédure.

Vous me permettez, monsieur l'Orateur,
d'attirer votre attention sur les accusations
portées contre le député de Richelieu. C'est
bien grave...

Si l'honorable député de Champlain avait lu
ces articles du code criminel, il aurait eu peur
de porter cette accusation. Comme il n'en con-
naissait pas la portée, je le lui pardonne, il
n'a jamais étudié les lois de son pays. Il est
plutôt versé dans les pilules de sa profession.

Une VOIX.—C'est un notaire.

M. BLONDIN.— Je n'ai jamais été méde-
cin de ma vie. Je demande à l'honorable dépu-
té de se rétracter. Je suis notaire et non méde-
cin.

M. LAFORTUNE.— Eh bien, je m'en vais
changer la formule. Si vous êtes notaire, vous
n'en êtes que plus coupable, parce que les nota-
ires connaissent la loi (peut-être pas la loi
criminelle), mais dans tous les cas vos collè-
gues ont honte et rejettent cette accusation.

Vos collègues viennent de vous dire que vous
avez eu tort d'accuser le député de Richelieu de
robbery.

M. BLONDIN.— Qui nommez-vous là?

M. LAFORTUNE.— Mais le savant député
de Terrebonne vient de vous le dire.

Avant de signer un pareil mandat on y re-
garde à deux fois. Lorsqu'un plaignant se pré-
sente devant une cour de justice dans une cause
de robbery, le magistrat n'accorde pas la
plainte avant d'avoir tenu une enquête prélimi-
naire...

Il y a peut-être eu imprudence de la part de
l'honorable député de Richelieu, mais, je le
répète, rien n'a été prouvé pour assoir une
accusation de vol. Tout cela ce sont de faux
prétextes, et nous savons ce qui en est...

L'honorable député de Champlain aurait dû
savoir que mon ami de Richelieu s'était engagé
à rembourser le Gouvernement et que, par con-
séquent, il ne pouvait pas y avoir vol ni même
intention de vol. Je comprends que sa déclara-
tion a été faite après coup, mais elle est tout
de même trop hardie...

Il faut dans le crime l'intention de la crimi-
nalité. Or, jamais il n'y a eu l'intention de vol
dans cette circonstance-là. J'aime mieux la dé-
claration du député de Terrebonne qui vient
de nous dire que l'intention première a été

d'avoir une enquête générale sur ce qui se passe
dans le département de la Marine à Sorel, mais
alors pourquoi traiter le député de Richelieu
de voleur, de malversateur de grand chemin?
Après le spectacle que ces messieurs nous ont
donné, j'ai bien le droit de mettre en doute
leur sincérité.

Je mets en doute les affirmations de ces
messieurs de la gauche; c'est la vérité des faits
qu'il faut pour convaincre. Nous sommes ici
pour exercer notre jugement et faire appel à
notre expérience. Or, peut-on conclure comme
on l'a prétendu qu'il y a eu vol? Non. Nous
sommes armés pour la lutte et nous pouvons
la soutenir avec nos amis de la gauche, car
nous avons autant d'expérience qu'eux. La
preuve légale qui est devant nous n'établit pas
les accusations portées. Certes, après avoir en-
tendu surtout le discours si éloquent prononcé
cet après-midi par l'honorable ministre de la
Justice, il ne peut subsister aucun doute. Quel
homme de talent, quel homme supérieur! Il a
démontré que l'indépendance du Parlement
n'avait pas été violée. Il l'a démontré d'une fa-
çon aussi claire, aussi péremptoire que deux
et deux font quatre...

L'honorable député de Grenville (M. Reid)
est resté surpris de l'accusation portée contre
lui. Il était furieux. Pourtant c'est une petite
affaire, une affaire de rien. Mais chez les au-
tres c'est une affaire considérable. On lui a
demandé vingt fois: Parlez-nous donc de la
gazoline. La gazoline ne lui plaisait pas...

Voilà encore un personnage dont il faut
prendre la déclaration sous bénéfice d'inventai-
re. Un homme qui fait la guerre au ministre
de la Marine, qu'il accuse de vol et de pillage!
Il est même allé jusqu'à dire au premier-mi-
nistré: Prenez garde, ne nommez pas M. Bro-
deur à la Cour Suprême, ce serait une disgrâ-
ce...

Monsieur l'Orateur, mon honorable ami di-
sait que M. Laurier n'approuvait pas cela, vou-
lant faire croire que le premier-ministré n'était
pas en plein accord avec ses collègues. Ces
messieurs prennent du galon et ne se gênent
pas. Ils devraient savoir que chez nous il n'y
a pas de traitre dans le cabinet; que chez nous
il est indivisible, conjoint et solidaire.

L'honorable député de Terrebonne a avoué
qu'en soit tout ces prétendus scandales n'étaient
rien, mais que la question de principe était très
importante. Ils ont des principes, ces mes-
sieurs! Oui, le principe de revenir au pouvoir
le plus tôt possible, mais ils n'y reviendront
pas de sitôt. On en verra des principes, alors!
Mais on les dénoncera, vos principes...

Au dernier entr'acte, comme j'achevais
péniblement de lui boutonner ses gants,
elle me dit dans un sourire, les yeux pleins
de curiosité: — Ce ténor a une belle voix
sans doute, mais explique-moi donc pour-
quoi il est si mal habillé? — C'est bien sim-
ple, lui répondis-je, il n'a pas su s'adresser
à un tailleur comme Jean Hudon, 29-Ouest
rue Sainte-Catherine; téléphone: Est 2905.

Dan Gallery n'ira pas en Europe aux
frais des contribuables, disent les journaux,
et c'est encore plus regrettable pour ce pau-
vre Dan que pour les élèves de nos écoles,
qui se trouveront ainsi privés de tous les
trésors de science pédagogique que cet émi-
nent politicien n'aurait pas manqué de ra-
masser en Europe. Mais ce qui peine par-
dessus tout le pauvre homme en l'occurren-
ce, c'est qu'il avait fait, en vue de ce projet,
des frais préliminaires qui ne lui seront
sans doute jamais remboursés. Pour épater
les Parisiens, étonner les Londoniens et
stupéfier les Berlinoises, il s'était en effet
commandé un chapeau de grand luxe, et
qui lui est désormais inutile, chez M. O.
Normandin, le chapelier des chapeliers, 350
rue Saint-Laurent; téléphone: Main 3163.

Un journal écrivait hier que le vingtième
siècle serait, non pas le siècle du Canada,
comme l'a dit un député bien connu, mais
celui de l'aéroplane. Dans vingt ans, dans
dix ans peut-être, nous planerons tous dans
les espaces, et il n'y aura presque plus de
voitures, de trains ou de bateaux. Vous re-
cevrez vos visites par l'escalier du toit et les
fournisseurs feront passer leurs marchan-
dises par la cheminée. Je ne saurais quant
à moi m'habituer à l'idée d'un aéroplane
à glace laissant choir sur mon toit un bloc
carré, à six heures du matin. Et pourtant
je ne saurais me passer de glace, car j'en
ai besoin tout l'été pour tenir dans la frai-
cheur voulue les bouteilles de ginger ale ou
de cream soda Frisco, cette ambrisie que fa-
brique pour nous la Frisco Soda Water Co.,
398 rue Saint-Dominique; téléphone: Est
2297.

Ce bonhomme entreprenant, qui passait
ses nuits à voler les clients de nos riches
hôtels, vient d'être envoyé au bagne. Il a
reconnu avoir exercé ainsi son industrie
au Windsor, au Viger, au Corona, enfin
dans tous les plus distingués caravanseraills
de la ville. Il a tout avoué, sans honte,
mais aussi sans vergogne. Il était pauvre,
eux étaient riches, cela devait, suivant lui,
suffire à justifier ses nocturnes rapines. On
a remarqué, en effet, qu'en général il s'était
limité aux très grands établissements. Une
nuit, pourtant, sous le couvert d'un ciel
sans lune et d'une électricité défectueuse,
on l'a vu, paraît-il, se glisser dans un res-
taurant du centre de la ville. Il n'y avait là
aucun pensionnaire à dévaliser et pas de
montres à découvrir, mais notre voleur
cherchait quelque chose de bien plus pré-
cieux. Il voulait mettre la main sur la re-
cette qui permet à Bonneville de donner
pour vingt-cinq cents, au Café Saint-Ga-
briel, un repas qui vaut un dollar.

— Vous seriez gentil tout plein, me dit
Béatrice, et vous me feriez un gros, gros
plaisir, si vous vouliez...—Vous embrasser?
—Mais non, pas devant le monde, soyez donc
sérieux... Si vous vouliez me conduire à l'opé-
ra.—Patatras! ça y était. En vain fis-je ob-
server que le théâtre n'allait pas avec mes
mœurs simples ni avec mes goûts modes-
tes, que sa mère soulèverait des objections,
que sa cousine pourrait être jalouse: elle ne
voulait rien savoir. Alors je dis (dixi): —
On m'assure que ça ne vaut pas la peine,
l'orchestre est exécrable et... — C'est là
que je vous attendais! fit Béatrice triom-
phalement. Je sais que la Direction a enga-
gé de nouveaux musiciens, qu'elle s'est pro-
curé des instruments parfaits, que l'ensem-
ble est maintenant admirable, que le suc-
cès est merveilleux!—Mais où les ont-ils pris,
ces instruments, depuis hier? — Chez le
meilleur marchand de la ville... — J'étais
vaincu, la matinée connaissait Ed. Archam-
bault, le populaire luthier de Montréal, —
312-Est rue Sainte-Catherine; téléphone:
Est 1842.

On a fait une guerre à outrance aux al-
cools et on a eu raison, car les sept huiti-
èmes de ceux qui se vendent sont frelatés et
ne devraient jamais voir le jour. Il existe
cependant des maisons de confiance où se
fabriquent des liqueurs que les médecins
n'hésitent pas à recommander — en quan-
tités modérées, va sans dire. Parmi ces
maisons nous devons citer celle d'Alexan-
der & Macdonald, de Leth, en Ecosse.
C'est là qu'on trouve le fameux Sandy Mac-
donald, le meilleur incontestablement des
whiskeys écossais. On n'en laisse pas sor-
tir une goutte des caves à moins qu'elle
n'ait passé dix ans dans des fûts où elle ait
pu vieillir, s'améliorer et perdre toute acé-
té. Agents à Montréal: L.-A. Wilson &
Cie, 87 rue Saint-Jacques; téléphone: Main
2244.

Quand François Ier écrivait à sa mère ou
à sa belle-soeur pour lui dire que tout était
perdu fors l'honneur, il n'était pourtant pas
encore ruiné, tant s'en fallait! et avec un
peu de bonne volonté il se serait remonté
une fortune qui lui aurait permis d'affron-
ter d'autres Pavies. Il n'avait qu'à subdi-
viser l'Île-de-France en lots à bâtir et qu'à
faire de l'Aquitaine des terrains de rap-
port; on aurait mis des paires en Touraine
avec des maisons à appartements pour les ty-
pes de la haute et l'argent se serait engouf-
fré dans les coffres royaux. Ça, c'eût été un
schème... Par malheur, il ne se trouva per-
sonne pour lui en donner l'idée. Ah! si Fran-
çois Ier avait connu J.-B.-D. Légiaré!...
S'il l'avait connu, mes amis, les destinées
de la France eussent été bien différentes:
car ce que Légiaré peut faire avec une pro-
priété immobilière est tout simplement
prodigieux. Bureau: 11 rue Saint-Jacques.

Jamais je ne manque l'ouverture de la
saison de baseball. Ce n'est pas que cela
m'amuse, mais en bon citoyen je tiens à
faire comme les autres et la première partie
de la saison me vit dans la grande es-
trade, faisant craquer mes gants gris perle
à force d'applaudir. Après la joute, je fis
la rencontre de plusieurs joueurs étran-
gers, que j'accompagnai dans un café
chic où le millionnaire qui possède l'équipe
parla de prendre quelque chose. Naturelle-
ment tous demandèrent le meilleur et le
plus léger des vins, celui qui ne fait pas
mal à la tête et n'empêche pas plus de
jouer au baseball que d'écrire des aïerics
dans les gazettes. C'est le fameux Piper-
Hiedsieck, le roi des champagnes français.
Agents à Montréal: Laporte & Martin, 586
rue Saint-Paul; téléphone: Main 3766.

Blanche lentement regagna la maison; les
sentiers fleurissaient le muguet, les jacinthes
bleuisaient au parterre, les primevères do-
raient les revers du talus. Tout à coup une
voix joyeuse éclata dans les arbres: c'était
un pinson; il gazouillait à perdre haleine,
éperdu d'ivresse printanière. Blanche sourit
au soleil, au pinson, à la vie, puis, à pas
comptés, elle fit le tour de la maison pour
surprendre le vieux jardinier. Le bonhom-
me alignait des plants sur des lignes d'a-
vance tracées et son travail l'absorbait. Ce-
pendant, il entendit le frôlement de sa robe,
se retourna et dit: — Regardez-moi ces ar-
bustes: c'est vigoureux, sain, plein de sève,
cela promet une magnifique récolte de frai-
ses, de gadelles, de framboises, de cassis
et de groseilles. Ce sont les plus beaux
plants de la Province, car je me les suis
procurés chez M. Ledermann (de Rouge-
mont, P.Q.). Il ne les vend que trois et
quatre piastres le cent (frais de transport
à la charge de l'acheteur).

Un soir de l'hiver dernier, je m'étais par
hasard égaré au sein d'une assemblée so-
cialiste. Un savant conférencier, ayant ex-
pliqué les théories de Louis Blanc et de
Proudhon, celles de Jules Guesde et de Jau-
rés, terminait en disant: — C'est à tort que
le prolétaire gaspille son existence à pro-
curer des jouissances aux exploités qui
l'oppriment. Que tous les hommes tra-
vaillent, que tous fassent leur quote-part de
l'oeuvre nécessaire, et il suffira, pour assu-
rer le bien-être de toute la communauté,
que chacun donne chaque jour deux heures
de son temps. — Cette théorie me plut fort
et dès le lendemain j'en parlai à mon chef
de nouvelles (en français city editor). Je lui
suggérai de faire pour ses subalternes une
petite innovation dans le sens socialiste.
Dans le feu du moment, je me déclarai mé-
me prêt à faire trois heures d'ouvrage à
moi tout seul. Cet homme sévère me ré-
pondit: — Je ne doute pas que, poussé à
bout et très étroitement surveillé, vous
puissiez faire trois heures de travail dans
toute une semaine, mais ces machines que
vous me racontez ne sont que théorie creu-
ses. Il nous faut parvenir, amasser, thésauri-
ser et la clef du succès, la voici: c'est en-
core par le travail continu, aidé du Système,
que nous arriverons.—Le Système?—Cer-
tainement. Le commerce moderne doit
surveiller systématiquement ses ventes et
ses achats, empêcher le coulage et la gratte,
voir à ce que ses clients soient bien servis
sans que ses commis le volent. La science
est venue à son secours en inventant le
Registre-Caisse (Cash-Register). Cette pré-
cieuse invention permet au commerçant,
quel qu'il soit, de constater en un clin d'oeil
l'état de sa caisse, le total de ses ventes et
de ses achats. Tous les soirs, toutes les heu-
res s'il le veut, il peut se rendre compte de
ses affaires et découvrir la plus faible er-
reur sans ennui ni perte de temps. — J'en
pouvais à peine croire mes oreilles mais
une visite à M. A.-E. Landry, aux bureaux
de la National Cash-Register Co., 1 et 3-
Ouest rue Notre-Dame, m'eut vite convain-
cu; téléphonez-lui: Main 2398.

Je me souviens encore de ma vieille
grand-mère, morte après avoir vu le pre-
mier téléphone, mais sans y avoir cru. Ce-
te bonne dame ne pouvait s'imaginer qu'on
se pût parler à distance et elle me soup-
çonnait vaguement de vouloir lui faire une
mauvaise farce chaque fois qu'elle me
voyait à l'appareil. Que penserait-elle si
elle vivait encore? Tous les jours la science
court de plus en plus vite dans le Mar-
thon du Progrès (pas mal, cette métapho-
re, n'est-ce pas?) et nous en sommes venus
à ne nous étonner de rien. Qui se serait
douté que l'on pût jamais conserver pres-
que indéfiniment le lait dans toute sa frai-
cheur, dans toute sa saveur et même en en
faisant un produit supérieur au lait ordi-
naire? Cela se fait aujourd'hui couramment.
Comment? Par l'homogénéisation. Ce grand
mot semble bien redoutable, mais quand
on comprend une bonne fois la chose qu'il
exprime, il perd de son caractère rébarba-
tif. L'homogénéisation consiste tout simple-
ment à faire passer le lait frais dans des
tubes capillaires qui broient les globules
de crème ou de caséine de façon à les mé-
langer avec les autres parties du lait. Cette
opération a pour résultat de prévenir toute
fraude, car une fois qu'on l'a faite il de-
vient impossible de séparer la crème du
lait. Les amateurs de ce produit sont de
la sorte certains de le trouver aussi riche
en crème au fond du pot que sur le des-
sus. La crème ayant perdu sa force ascen-
sionnelle, on peut ensuite, à l'aide d'un bou-
chage parfaitement hermétique, conserver
le lait à l'état normal aussi longtemps que
l'on le veut. Les mères qui ont de jeunes en-
fants, ainsi que tous ceux qui comptent sur
le lait comme aliment complet, devraient
sans retard se mettre en communication
avec la Compagnie Canadienne de Produits
Agricoles, 21 et 23 rue Saint-Pierre; télé-
phone: Main 3152-4619.

V'LAN!

M. Gouin s'en va voir à Rome le Saint-Père. Espérons qu'il obtiendra enfin l'absolution.

S'il en faut croire les dépêches, les Camorristes se sont dit l'autre jour "les plus grossières injures", en plein tribunal.

Ces messieurs ont grand tort... Ils oublient qu'une cour de justice n'est pas un parlement.

C'est le baryton Montano qui jouait le Toréador, lundi soir, au Princess. Il a remporté un franc succès.

A la sortie on a entendu M. Jérémie Décarie déclarer devant un groupe:

—Mlle Rolland est très forte, il n'y a pas à dire, mais j'ai beaucoup aimé aussi Toréador: il a été excellent dans Montano.

"L'épicerie de M. X... où le feu a originé (sic).—La Patrie de mardi, première page.

Depuis que M. Tarte s'intéresse à Jennie-W., les rédacteurs de la Patrie se perfectionnent chaque jour dans le langage des chevaux.

La Presse annonce avec fracas que M. Gabriel Hanotaux viendra au Canada l'an prochain, avec une vingtaine de membres du Comité France-Amérique.

Dès son arrivée à Montréal, M. Hanotaux ira rendre visite à la Presse. Il se fera accompagner d'un interprète.

L'Idiot vient de lire dans son journal que "le peuple chinois est content" (voir la Presse de mardi).

—Tiens, dit-il, il est content, le peuple chinois? C'est comme le dernier caucus ministériel, alors!

Un journal rapporte l'un des incidents les plus tragiques du siège de Juarez: attaque désespérée des révolutionnaires, massacre dans les rues, la moitié de la ville mise à feu et à sang... et il ajoute gravement: *La surexcitation est grande.*

Tu parles!

Un nouveau journal vient de paraître à Fraserville.

Il s'appelle l'Action Canadienne. L'Action Sociale, l'Action Canadienne, bientôt l'Action catholique et l'Action libérale, voilà qui va faire bien des Action.

Les hommes gens qui seraient exposés à se mêler en seront quittes pour demander l'Action tout court. En vente partout, cinq sous le numéro.

M. Gouin, parlant au correspondant de la Presse à Paris, a déclaré qu'il avait laissé la Province de Québec "dans un état florissant".

C'est bien aussi l'avis de M. Breakey.

"Il (M. Gouin) agrémente peut-être son voyage d'une balade en Belgique ou en Italie". —La Presse de mercredi.

Comme disait Ragueneau: *Oh! faire une ballade!*

A son retour d'Afrique, M. Rodolphe Lemieux a voulu faire quelque chose qui lui rappelât au Canada le souvenir du Transvaal: il a débaptisé le bureau de poste de Lavigne pour lui donner le nom boër de Boyersburg.

— Boyersburg, a pensé le ministre des postes — Boyersburg, Boërsburg, c'est tout un!

Comme les temps sont changés! Les ministériels n'ont plus assez de paroles de reniement pour leur ancien ami Godfroy Langlois.

Ils avaient moins peur du tablier maçonique lorsque le même Godfroy, suivi de toute la loge, dirigeait dans Saint-Jacques la campagne en faveur du candidat gouniste.

Comme à la place d'Armes. La nuit est sombre; on n'entend rien remuer; une statue prend la parole et dit:

"Enfin, ils dorment, ces facétieux bourgeois!... Nous pouvons prendre quelque repos avant le jour. Profitons-en, et déti-rons-nous... L'ennuyeux métier que d'être statue en un jardin public!" — (Louis Veullot, *L'Esclave Vindex*.)

Nos lecteurs feront bien, s'ils veulent s'amuser, de lire (en notre troisième page) les extraits du dernier effort de M. D.-A. Lafortune au parlement fédéral.

Nous leur recommandons tout spécialement ce passage où le vaillant député de Montcalm explique, avec son luxe ordinaire d'images, que ce qui fait le crime, c'est l'intention de la criminalité" (sic).

—Vous avez agi méchamment, s'écriait M. Lafortune au cours du même débat, et il pointait du doigt M. Blondin... Vous avez calomnié M. Lanctot. Vous avez voulu le faire passer pour un bandit, monsieur, pour un malversateur de grand chemin (sic).

Les Italiens ont de longtemps pris l'habitude de nous expédier par pleins paquets les pires sicaires de la Sicile et de la Calabre.

Mais nous venons de leur envoyer M. Gouin.

C'est la revanche du Canada français.

L'OPPOSITION COMPLICE

C'est avec raison que le Devoir proteste contre l'affaire du Canadien-Nord.

S'il est vrai, comme l'affirme l'Ottawa Journal, que le gouvernement, à la veille des élections de 1908, a fait à MM. Mackenzie et Mann un cadeau en terres de six à dix millions, il y a là un scandale que l'on ne saurait trop dénoncer.

M. Héroux demande: *Pourquoi a-t-on fait cette extraordinaire opération et à quoi a-t-elle servi?*

La question certes est intéressante. Le même sujet en appelle une autre qui ne l'est pas moins. On peut la formuler ainsi:

Pourquoi l'Opposition, qui connaissait depuis longtemps "cette extraordinaire opération", n'en a-t-elle jamais parlé?

Que le parti au pouvoir sacrifie aux souscripteurs de la C. E. les richesses du pays, la chose est excessive et scandaleuse, nous le reconnaissons sans peine: cependant elle s'explique; elle est en quelque sorte naturelle; on pouvait s'y attendre. De tous temps les gouvernements ont pratiqué le pillage tant qu'ils ont pu aux dépens du pays: le gouvernement Laurier a fait comme les autres et il est bien permis sans doute de s'en attrister, mais il n'est pas permis de s'en étonner.

Ce qui a vraiment lieu de surprendre, — ce qui au fond est bien autrement démoralisant que les abus du ministère si criants soient-ils, — c'est de voir l'Opposition, la gardienne naturelle de l'honnêteté administrative, devenue depuis dix ans la complice de toutes les concussions et de toutes les rapines.

Cette affaire du Canadien-Nord, les députés de l'Opposition la connaissaient depuis longtemps. Elle n'était pas bien difficile à pénétrer. Elle s'étalait dans tous ses détails au beau milieu des livres bleus et le rédacteur du Journal n'est pas allé la chercher ailleurs. C'était du reste une très vieille histoire pour tous les habitués du parlement. On ne s'empare point, fut-on Mackenzie et Mann, de 700,000 acres de terre comme on dérobe un mouchoir de poche, sans que personne en ait connaissance.

Il y a comme cela vingt scandales, tout aussi corsés, dont on ne fait pas davantage mystère dans la capitale. Ils sont connus — du moins dans les grandes lignes. Il n'est pas cinq députés oppositionnistes qui les ignorent. Tout le monde en a entendu parler. D'où vient que jamais la Chambre n'est saisie de ces sujets, sauf par hasard?

La réponse est simple. Nous l'avons dit déjà et nous le répétons: il n'y a peut-être pas eu un scandale à Ottawa, en ces dernières années, où les conservateurs n'aient trempé avec les ministériels — et trempé jusqu'au cou. Voilà tout le secret.

M. Héroux se frotte les mains d'avance à l'idée du grand débat que l'Opposition "ne manquera pas" de provoquer sur les révélations de l'Evening Journal. Si notre confrère s'imaginer sérieusement que ce débat aura jamais lieu (1), que toute l'affaire ne sera pas étouffée, c'est qu'il a encore des illusions.

On veut bien sacrifier un pauvre diable coupable d'avoir turgeonné quelques livres de peinture, mais pour les grands coups, pour les beaux scandales, on est moins zélé!

Que M. Blondin, aujourd'hui pour demain, essaye de s'attaquer maintenant à la fameuse affaire du Canadien-Nord, où sont sûrement fourrés quelques-uns au moins de ses collègues de la gauche, et il verra si les grosses légumes conservatrices se laissent aussi facilement marcher sur les cors...

Jules Fournier.

(1) Nous parlons naturellement d'un véritable débat et non pas d'une comédie.

PAIX A DOLLARD!

Qu'est-ce que Dollard a donc fait à la Presse et à la Patrie? Les voilà l'une et l'autre qui convient d'avance leurs lecteurs, avec beaucoup de bruit, à la grande fête du 22 juin. Caractères gras, gros titres, vignettes même, elles n'épargnent rien...

Il est curieux — mais surtout répugnant — de voir l'ardeur de ces deux feuilles à magnifier dans toute circonstance le soldat du Long-Sault. Elles ne perdent pas une occasion d'afficher son nom, de rappeler ses exploits. Elles le traitent avec presque autant de considération qu'un ministre ou un assassin. Elles en font leur héros, leur grand homme.

Nous leur disons: Bas les pattes! Vous n'avez pas le droit de toucher à cette mémoire! Si Dollard vivait aujourd'hui, — et vous le savez, — il ne serait pas de votre côté! Si Dollard vivait aujourd'hui, vous le traiteriez de fou, de visionnaire, de cerveau brûlé. Vous lui prêcheriez les idées pratiques, les compromis honorables, la conciliation. Vous lui montreriez l'inutilité de la lutte et la folie de son héroïsme. A dix-sept hommes repousser des milliers d'ennemis, allons donc, est-ce que cela s'est ja-

mais vu? — Il détournerait la tête, il ne vous écouterait pas... Alors vous n'auriez pas assez pour lui d'épais sarcasmes et d'injures basses; et au besoin vous le vendriez même aux Iroquois: vous en avez vendu bien d'autres.

Qu'y a-t-il de commun entre vous et lui? Vous, les gens pratiques, les diplomates, les pondérés, — et lui, le pauvre petit idéaliste, le pauvre songe-cruel perdu dans les nuages? — Vous êtes bien trop sérieux pour lui, messieurs: laissez-le donc tranquille!

Laissez-le tranquille... Sa mémoire a le droit d'être respectée de vos éloges. Gardez pour d'autres votre encens, — pour un Brodeur, pour un Lemieux, pour un Boyer. Ceux-là sont vos hommes à vous. Et ceux-là vous paieront bien.

Vous, monsieur Berthiaume, tout le premier, voulez-vous nous dire maintenant, s'il vous plaît, ce qui vous pousse à tant vous occuper de Dollard?

Franchement, l'admirez-vous beaucoup?... Est-ce qu'au fond vous ne le méprisez pas plutôt? Ne le trouvez-vous pas un peu... disons le mot: un peu bête? Je le gagerais!

Tenez, que Dollard revienne en ce monde aujourd'hui pour demain, qu'il entre chez vous comme rédacteur en chef, eh bien je ne lui donne pas quarante-huit heures dans l'établissement. Vous le mettriez tout de suite à la porte. Vous diriez: C'est un fou.

On sait bien ce qui vous pousse... Dollard est un fou, mais c'est un fou populaire, c'est un fou arrivé, comme vous dites dans votre langage: alors vous voulez — tout naturellement — le tirer à vous; vous voulez l'exploiter, comme vous exploitez tour à tour et suivant l'occasion le roi d'Angleterre, le premier-ministre du Canada, le conférencier célèbre ou le numéro de cirque en vedette. Dollard est pour vous un sujet de réclame, tout simplement — quelque chose d'intermédiaire entre la brouette et le ballon.

... Et vous, monsieur Louis-Joseph Tarte, là, — la main sur la conscience, — que pensez-vous de Dollard? Il doit bien vous ennuyer. Croyez-vous, hein! que ce n'était pas un type pratique!...

Vous, monsieur Berthiaume, vous avez votre ballon, et vous, Joe, vous avez Jennie-W. Un beau ballon et un beau cheval. Avec cela ne pourriez-vous vraiment vous passer de Dollard? On vous en prie!

Parlez de tout ce que vous voudrez: meurtriers, juges, rois, ténors, politiciens; exploitez tout ce qu'il vous plaira. Mais ne touchez pas à Dollard!

N'allez pas traîner dans la promiscuité des sacs de sel et des crucifix lumineux sa figure pour vous indifférente. N'allez pas évoquer dans vos boutiques son ombre insultée. Il ne vous reconnaîtrait pas. Vous n'êtes pas de la même race. Faites des marchés, faites des calculs, vendez-vous tant que vous pourrez, c'est peut-être vous qui avez raison: mais n'allez pas, lui, le réveiller pour cela. Vous l'étonneriez.

Il ne comprenait pas les affaires, voyez-vous, le petit soldat à l'oeil clair qui s'en allait cheveux au vent, seul avec ses seize compagnons, à la rencontre de dix mille Indiens, ce matin du mois d'avril 1660. Il ne savait même pas ce que c'était que de se vendre...

Les Iroquois ont mangé son corps. Tâchez au moins de ne pas manger, vous autres, sa mémoire.

Jules Fournier.

BOYERSBURG

Depuis si longtemps que l'Echo de Vaudreuil — hélas défunt! — a cessé d'envelopper le beurre et le saindoux, M. Gustave Boyer semblait avoir pris le parti de ne plus écrire dans les journaux et l'on disait même qu'il avait pour toujours renoncé aux lettres.

C'était une erreur. M. Boyer ne signe plus, mais il continue d'écrire.

La Sentinelle de Prescott, journal hebdomadaire publié à Hawkesbury, nous apporte, dans son dernier numéro, un article où se trahit à cent indices divers la fine plume du Major. Nous nous ferions un crime de ne pas reproduire ici cette pièce de prose élégante et rare.

Il s'agit d'ailleurs d'un fait qui pour lui seul vaudrait d'être signalé; il s'agit d'un grand honneur conféré à M. Boyer, ces temps derniers, par le gouvernement canadien: on a donné son nom à une localité du comté de Vaudreuil.

A quelques milles en-deçà de Rigaud, sur la voie du Pacifique, on rencontre un hameau dont les géographes de l'avenir ne manqueront pas de nous entretenir copieusement. Ce hameau, jusqu'ici, s'était appelé Lavigne, du nom de ses fondateurs... A la demande de M. Boyer lui-même, le ministère des postes vient de débaptiser l'endroit: Lavigne désormais s'appellera... non

pas Boyer tout court, comme on l'a dit quelque part, mais Boyersburg.

A quels motifs M. Rodolphe Lemieux a-t-il obéi en prenant cette décision, c'est ce que M. Boyer lui-même va tâcher de nous faire entendre:

Le "Canadian Century" du 15 avril, dit-il tout d'abord, fait l'éloge, en termes choisis, des hautes qualités du vaillant et infatigable député de Vaudreuil, M. Gustave Boyer, dont le Ministre des Postes vient d'honorer en changeant le nom du bureau de Poste de "Lavigne" en celui de "Boyersburg".

Boyersburg!

Comme cela sonne mieux que Lavigne! — N'est-ce pas?...

Lavigne, c'est court, c'est grêle, c'est mesquin: c'est français, pour tout dire... Au contraire, que de choses dans ce Boyersburg! M. Rodolphe Lemieux, lui, qui est homme d'esprit, a vu cela tout de suite. Boyersburg, c'est un mot solide, un mot de poids; cela dit quelque chose; c'est comme Pittsburg, Chicago, Grand-Tronc-Pacifique, boulder, Sir Lomer Gouin...

M. Boyer, "dont le ministre des postes vient d'honorer", poursuit en ces termes (nous n'enlevons rien):

Le député de Vaudreuil jouit donc de la considération de ses collègues de la Chambre des Communes et par cet honneur qui retombe sur ses électeurs, reçoit une récompense de son travail.

J'ai dit travail et le mot est juste pour faire l'éloge de M. Boyer, car de cette qualité nécessaire à tout homme d'état, découle (sic) toutes les autres indispensables au succès d'un mandataire du peuple.

Nous retrouvons ici le Boyer des grands jours, — au complet, — avec ses originalités d'orthographe, ses hardiesses de syntaxe, surtout avec sa belle ordonnance de pensée. Mais il n'a pas fini:

Boyer les possède ces qualifications et plusieurs de ses collègues lui reprochent (mais sans malice) de tout prendre pour son comté et de ne rien laisser pour les autres.

Le voilà maintenant qui badine et qui fait des grâces.

Non, mais a-t-il de l'esprit cet animal-là! On dirait presque du Langeier.

Il continue:

Qu'importe le peuple est satisfait puisqu'il aime le succès de ses amis, et puisque M. Boyer est de ce nombre, réjouissons-nous et félicitons-le pour son initiative et pour son talent et sa tactique.

L'éminent vétérinaire termine là-dessus, sa Muse ayant refusé de le porter plus loin. Et, puisque l'on n'a pas tous les jours l'occasion de lire du Boyer, et puisque nous l'avions cette fois, c'est bien dommage qu'il ait dû s'arrêter en si beau chemin.

Ainsi donc, Boyersburg existe.

Dollard Desormeaux n'a pas encore donné son nom au plus petit village, au plus humble hameau. Après deux cents ans le héros du Long-Sault attend encore cet hommage. Du moins ne sera-t-il pas dit que tous nos grands hommes sont également méconnus: grâce à M. Rodolphe Lemieux Boyersburg portera maintenant jusqu'aux générations les plus éloignées le nom et la mémoire de Gustave Boyer.

Nul doute que sous sa nouvelle appellation l'ancien Lavigne ne parvienne à un développement rapide. Ce n'est pas pour rien qu'on porte le nom d'un vétérinaire. Avant dix ans Boyersburg aura la lumière électrique, les tramways, des pavages en asphalte et des échevins. Avant vingt ans Boyersburg aura des sky-scrapers pour abriter les gens et des tanks pour démolir les sky-scrapers. Avant trente ans Boyersburg sera port de mer, les navires de guerre de M. Brodeur iront y mouiller à l'aise, l'Echo de Vaudreuil ressuscité y tirera à cent mille exemplaires.

Prions le Ciel, mes amis, qu'il nous fasse vivre encore seulement un quart de siècle: nous aurons alors la consolation de voir avant de mourir, sur la place publique de Boyersburg, la statue en béton de M. Gustave Boyer avec cette inscription: **AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE.**

Jules Fournier.

Si M. Brodeur fait tant que de traverser la Manche, nous ne lui conseillons pas de rester trop longtemps à Paris, ville où la vertu, hélas! n'est pas toujours récompensée...

Qu'il pousse plutôt une pointe vers la Belgique: c'est la terre classique des porcherons; il y trouvera le succès.

On conte à Québec que M. Adélar Turgeon, fort de la promesse de M. Laurier, avait pris d'avance à son service, voilà déjà quelques semaines, l'aide-de-camp de M. Pantaléon Pelletier.

Ça lui aura porté bonheur!

L'Action est publiée à Montréal par Jules Fournier, tous les samedis. Adresse pour la police: rue Saint-Denis, 323.